

2014, Édimbourg

Bienvenue à la Maison de retraite de Drumbeig. Les mots écrits sur l'enseigne contredisent le fait que je me tiens sous une pluie battante, du mauvais côté de la porte vitrée, légèrement voûtée pour approcher mon oreille de l'Interphone, dans l'espoir que quelqu'un m'aura entendue sonner et me répondra. Je m'approche encore, essayant de m'aplatir contre le mur sous la petite avancée de la gouttière qui dégouline sur mon dos. Le vent arrache les feuilles jaunies des platanes qui encerclent le bâtiment de pierre grise et les projette contre les fenêtres, où elles restent collées un moment avant d'être entraînées par des filets de pluie et de tomber sur le gravier. Je jette un coup d'œil à ma montre, impatiente, mes pensées se tournant déjà vers la maison. *Dan arrivera-t-il à se débrouiller ? Aura-t-il pensé aux médicaments de Finn ?* J'appuie à nouveau sur le bouton de l'Interphone, avec plus d'insistance cette fois, et la porte s'ouvre enfin.

— Désolée de vous avoir fait attendre. Si vous voulez bien signer le registre, pour moi...

La réceptionniste me tend un porte-bloc et un stylo. Je retire mon manteau détrempé pour que la manche ne dégoutte pas sur la surface cirée de son bureau.

— Êtes-vous déjà venue en visite chez nous ?

Je secoue la tête, signe et écris la date. Dans la colonne intitulée *Rend visite à*, j'écris le nom de ma grand-mère, Mme E. Dalrymple.

La réceptionniste tourne vers elle le porte-bloc pour voir ce que j'ai écrit.

— Oh ! Vous êtes ici pour voir Ella ? C'est bien. Elle s'adapte bien, et son fils vient la voir régulièrement, mais cela lui fera du bien d'avoir la visite de quelqu'un d'autre.

La culpabilité me fait me hérissier un peu. J'ai envie de lui dire que je n'ai pas pu venir plus tôt – *je suis enseignante à plein temps, vous savez, mon fils a des problèmes, ce n'est pas facile de trouver le temps...* – mais je garde mes excuses pour moi et je me force à lui rendre poliment son sourire, passant mes doigts dans les mèches folles de mes cheveux, qui commencent déjà à friser dans la chaleur tropicale de la maison de retraite.

C'est le coup de téléphone de mon oncle, Robbie, qui m'a poussée à faire cette visite. « Elle serait ravie de te voir, Kendra, si tu arrivais à trouver le temps. Elle a quelque chose à te demander. Mais je dois te prévenir : elle n'est plus aussi vaillante qu'autrefois. Tu vas la trouver changée depuis la dernière fois que tu l'as vue, à la maison. Ses pensées vagabondent beaucoup plus, maintenant. » Son ton était doux, même s'il s'était montré un peu insistant, ce qui m'avait encore plus culpabilisée de n'être pas venue rendre visite à ma grand-mère plus tôt. Mais ma mère n'a jamais été proche de Grand-mère Ella – une querelle mère-fille compliquée, dont on n'a jamais parlé –, alors je ne l'ai pas beaucoup vue quand j'étais enfant. Cela rend cette visite encore plus compliquée. Je ne dirai probablement pas à Maman que je suis allée à la maison de retraite aujourd'hui. Elle risquerait de le prendre pour une trahison, en quelque sorte, même si je ne m'explique pas bien pourquoi. Je sais que si je mentionnais ma visite en passant,

même avec désinvolture, je l’entendrais renifler au bout du fil et elle changerait brusquement de sujet.

— Deuxième étage, tout au bout du couloir. C’est la dernière porte à gauche.

La réceptionniste m’indique le chemin avec un sourire professionnel.

Une odeur accablante de chou en train de cuire s’infiltré sous les portes de la salle à manger pour se mêler de façon violente à d’autres odeurs, de désodorisant et de désinfectant. Mes pas ne font aucun bruit sur l’épaisse moquette bleue. Je me dis que prendre l’ascenseur serait encore plus oppressant et je prends l’escalier, ce qui me rappelle soudain que je devrais m’estimer heureuse d’avoir encore l’usage de mes jambes. Quand j’arrive au deuxième étage, je suis en sueur et mon cuir chevelu me picote à cause de la chaleur de mon propre corps. Je tire sur le col de mon pull-over en laine pour l’écarté de ma peau, espérant me rafraîchir un peu, essayant de respirer. *Cet établissement a beau être propre et bien chauffé, je me demande comment ma grand-mère fait pour s’habituer à cette atmosphère étouffante.* Le personnel médical y est-il bienveillant ? S’occupe-t-on bien d’elle ? L’indépendance de sa solide maison du quartier de Morningside, avec ses grandes pièces hautes de plafond, remplie de biens accumulés tout au long de sa vie, lui manque-t-elle ? Ou tout cela n’a-t-il plus d’importance pour elle ? L’a-t-elle oubliée, elle qui oublie tant de choses ces temps-ci ? Son esprit semble se débarrasser de souvenirs comme elle s’est débarrassée de tant de ses biens, réduisant sa vie au strict nécessaire.

Sur la dernière porte à gauche est peint au pochoir le numéro 120 et, en dessous, sur une carte glissée dans un petit cadre métallique est écrit dans une écriture soignée et arrondie *Ella Dalrymple*. C’est l’écriture de quelqu’un de jeune, pas celle en italique, élégante, qui ondoie et tremble, maintenant, sur les cartes que ma grand-mère envoie à Noël.

Le bruit d'une télévision, dont le volume est très élevé, provient de la chambre d'en face. Mais, tandis que je marque un temps d'arrêt face à la porte de la chambre de Grand-mère Ella, aucun bruit ne me parvient. Je frappe doucement. Peut-être qu'elle dort. Je pourrais lui laisser un mot, m'éclipser sans la déranger, rentrer à la maison plus tôt que prévu pour m'occuper de Finn, préparer le dîner, commencer à corriger les copies que j'ai rapportées à la maison, trente et une rédactions sur le sujet suivant : « Qui est responsable de la tragédie dans *Macbeth* ? » Quelque chose me dit que quelques-unes de ces rédactions seront elles-mêmes de véritables tragédies.

L'envie que j'éprouve de tourner les talons et de m'en aller est forte. Après tout, je pourrais maintenant dire sans mentir que j'ai essayé de rendre visite à ma grand-mère, et j'aurais la conscience tranquille. Mais en même temps, je ne peux pas m'empêcher de remarquer que je n'ai pas très envie de rentrer à la maison. Il semblerait que ce soit toujours ce que je ressente, ces temps-ci, sachant que dès que j'aurai franchi la porte, je redouterai de croiser le regard de Dan et de voir son air vaincu, puis l'air coupable qu'il ne parvient pas à cacher quand il me voit rentrer, fatiguée, après une autre journée de travail. Nous essaierons tous les deux de faire comme si tout allait bien. Il tâchera de faire bonne figure et d'être optimiste au sujet de la dernière candidature qu'il viendra d'envoyer, et je tenterai quant à moi de lui raconter ma journée d'un ton enjoué, je me forcerai à sourire et je trouverai une anecdote amusante à lui raconter sur quelque chose que l'un de mes élèves aura dit. Mais nous saurons l'un comme l'autre ce qu'il en est réellement. Même si nous essayons de nous protéger mutuellement, nous nous faisons un sang d'encre au sujet de notre situation financière, et encore plus à propos de l'avenir. Que peut bien attendre notre adorable et inaccessible fils ? Finn a tout de suite été un bébé difficile, et les médecins ont d'abord attribué son apathie, entrecoupée d'accès de colère

absolument terrifiants, à des coliques, à la poussée des dents ou à un « virus » indéterminé. Puis, quand il a eu deux ans, ils se sont rendu compte qu'il présentait en fait « des retards de développement importants » et ils ont commencé à nous orienter vers des spécialistes, qui ont fini par diagnostiquer son autisme. Depuis, chaque jour est une lutte épuisante, que ce soit parce que nous essayons d'aider Finn à surmonter sa colère et sa terreur ou parce que nous nous démenons pour obtenir davantage d'aide pour lui. Et même si Dan et moi présentons tous les deux les choses sous un jour positif pendant la journée, cet horrible abîme se creuse de nouveau chaque soir, quand nous sommes allongés dans notre lit, à des kilomètres l'un de l'autre. On dirait que nous nous noyons tous deux dans notre propre océan de soucis, et que nous sommes incapables de tendre la main pour sauver l'autre. Nous dérivons, nous éloignant de plus en plus l'un de l'autre, et nous n'arrivons plus à trouver la force de lutter contre les courants qui nous entraînent tous les deux vers le fond.

Une infirmière sort de la chambre d'en face avec quelque chose sous une serviette de toilette. Elle m'adresse un rapide sourire dénué d'émotion, et je me tourne à nouveau vers la porte de la chambre d'Ella, à laquelle je frappe de plus belle, un peu plus fermement cette fois. La voix douce de ma grand-mère, aussi éraillée et usée que les disques phonographiques 78 tours qu'elle possédait, m'invite à entrer.

— C'est moi, Grand-mère... Kendra. Je viens voir comment tu vas.

Ma propre voix me paraît fausse, trop enjouée, trahissant ma mauvaise conscience.

Je ne sais pas si elle va me reconnaître. Une fois, j'étais allée la voir chez elle et elle m'avait appelée Rhona, et son visage ridé s'était fendu d'un sourire radieux de joie et de soulagement, comme elle s'imaginait que sa fille était enfin revenue la voir. « Ce n'est pas Rhona, c'est Kendra... la fille de Rhona,

tu te souviens ? Mais Maman va venir te voir un de ces jours, j'en suis sûre. » Je m'étais retenue d'ajouter : *Il serait grand temps qu'elle le fasse, avant qu'il ne soit trop tard.* Cela fait des années qu'elle n'a pas remis les pieds à Édimbourg, elle refuse de voir sa mère, elle laisse l'oncle Robbie s'occuper d'elle, et elle l'a même laissé se charger du déménagement en maison de retraite, de vider la maison et de la mettre en vente.

Mais je vois bien que c'est un bon jour, aujourd'hui. Les yeux de Grand-mère sont brillants, son esprit vif.

— Kendra, ma chérie, quel plaisir ! Approche et prends cette chaise. Mais tu es trempée ! Allons, suspends ton manteau à côté du radiateur pour le faire sécher un peu. Il fait un temps exécrationnel aujourd'hui.

Je l'embrasse, remarque comme elle est frêle, comme la peau de ses joues est fragile tout contre la mienne.

Je tire une chaise plus près de son fauteuil et regarde autour de moi. Robbie et sa femme, Jenny, ont bien arrangé les quelques affaires qu'ils ont pu apporter de chez elle pour faire de cette pièce, avec ses murs fades couleur crème et sa moquette beige, quelque chose d'un peu plus agréable, d'un peu plus personnel. Les tableaux d'Ella ont été accrochés, avec mon préféré – celui représentant une plage et un voilier – sur le mur du fond, pour qu'elle puisse les voir de son lit. Il y a deux vieux tapis sur le sol, aux couleurs toujours aussi chatoyantes même s'ils sont un peu élimés par endroits à cause du passage de milliers de pieds au fil des ans. Ses livres et ses bibelots ont également été disposés sur les étagères que Robbie a conçues pour qu'elles occupent deux murs de la pièce, ainsi que sous la fenêtre, qui donne, par-delà la cime des arbres, sur le château d'Édimbourg, flottant au loin, illuminé, comme s'il voguait sur les branches des arbres ballottés par la tempête, au premier plan.

Sur le petit meuble à son chevet est posé un bol bleu foncé délicat, traversé d'une veine d'or pur, comme un éclair, et qui

contient une poignée de coquillages. Pour une raison ou pour une autre, ces coquillages sont particulièrement poignants. Ils n'ont rien de particulier ; ce n'est que la modeste récolte d'une personne qui s'est promenée sur une plage. Pourtant, pour qu'elle les conserve ainsi, ils doivent receler plus qu'il n'y paraît : ce sont sans doute les souvenirs précieux de vacances lointaines, les souvenirs de journées passées sur des plages éloignées inondées de soleil, battues par les vents et par la mer. Je réprime l'émotion qui me serre soudain la gorge.

— Tu es bien installée, Grand-mère ?

Je sais que ce déménagement a dû être dur pour elle, qu'elle le voit comme un constat d'échec, comme une fin, et je perçois la tristesse qui passe dans son regard quand je lui pose cette question. Mais elle s'empresse de se reprendre et affiche son habituel sourire calme pour répondre.

— Oh, très bien. Cet endroit ne serait pas mal du tout s'il n'y avait pas toutes ces vieilles personnes.

Je hoche la tête et lui rends son sourire.

— Je vois. Et à l'âge de 94 ans, tu n'entres pas dans cette catégorie, si je comprends bien ?

— Bien sûr que non, répond Ella d'un air faussement innocent. En dépit des apparences, je n'ai en réalité que dix-sept ans, tu sais. J'ai une théorie, vois-tu : quand on a vécu aussi longtemps que moi, la mémoire choisit l'âge qu'elle veut avoir ; et aujourd'hui, mon esprit se tourne de nouveau vers ma dix-huitième année.

Je la considère avec une certaine méfiance, craignant qu'elle n'ait un de ses trous de mémoire et que son cerveau n'occulte les souvenirs les plus récents pour la ramener au passé, son esprit vieillissant nous la dérochant petit à petit avec ses ruses cruelles.

Mais ses yeux sont vifs, et elle me regarde intensément. Elle doit avoir vu l'expression inquiète révélatrice passer sur mon visage, car elle prend ma main et la tient entre les siennes.

— Ne t'inquiète pas, Kendra, je te taquine... Je suis bien présente aujourd'hui.

Je sens mes joues s'empourprer et je place mon autre main sur les siennes, me tournant un peu pour être bien en face d'elle. Je m'aperçois soudain qu'elle sait – qu'elle a conscience de ses trous de mémoire, du terrible et terrifiant vacillement de la flamme qui a jusqu'à présent brûlé de manière si constante – et ma gorge se serre de nouveau, me réduisant au silence.

— Mais je sais que je perds la boule, continue-t-elle.

Elle serre ma main entre les siennes alors même que j'essaie de trouver les mots justes pour protester, pour dire : *Non, ce n'est pas vrai, tu vas très bien*, comme si ces mensonges pouvaient arranger les choses pour nous deux.

— Non, ma chérie, vraiment... Ce n'est pas la peine de prétendre le contraire. Et c'est pour cette raison que je veux te demander un service. Tu es douée pour les mots, et maintenant que je suis ici...

Elle indique d'un signe de tête cette pièce qui représente tout ce qui lui reste.

— ... j'ai beaucoup de temps libre et la tête pleine de souvenirs. Alors, avant de tous les oublier, avant qu'il ne me reste vraiment plus rien, je voudrais que tu les écrives pour moi. Que tu racontes mon histoire. Tu veux bien faire ça pour moi ? Je me souviens que tu disais que tu voulais être écrivaine, autrefois... C'est l'occasion pour toi de mettre ce talent à profit.

— Oui, eh bien, tu sais ce qu'on dit : « Ceux qui savent faire font, ceux qui ne savent pas faire enseignent. » Mais, bien sûr, Grand-mère Ella. J'écrirai tes souvenirs avec plaisir. Le seul problème, c'est le temps... Je pourrais venir te voir après les cours, et je suppose que je pourrais venir plus souvent pendant les vacances. Mais il y a aussi Finn...

Je laisse ma phrase en suspens, de nouveau assaillie par un sentiment de culpabilité. Évidemment, je pourrais essayer de

trouver un peu plus de temps, mais Dan est tellement stressé en ce moment, coincé à la maison à longueur de journée avec notre adorable mais difficile garçon. Je sais qu'il trouve cela très dur : que tout lui rappelle constamment à quel point Finn est « différent », l'angoisse que représente l'inquiétude au sujet de ce que l'avenir peut bien lui réserver... Comment évoluera son autisme à mesure qu'il grandira ? Qui veillera sur lui quand nous ne serons plus là ? Et, en guise de distraction, Dan passe tous ses moments de liberté à envoyer d'autres candidatures, sans grand espoir de succès. Les seules nouvelles qu'il reçoit ces derniers temps sont mauvaises : d'ex-collègues ont aussi été licenciés, et les lettres de refus trop fréquentes ont abattu mon mari, dont le moral n'a jamais été aussi bas.

Ella hoche la tête et me lâche les mains pour se tourner et ouvrir le tiroir de la table de chevet derrière elle.

— Je sais que tu es très occupée, ma chérie, et je ne veux pas trop t'en demander, alors j'ai demandé à Robbie de m'apporter ceci.

Elle brandit un magnétophone portatif.

— Ce que je te propose, c'est que je raconte mes souvenirs là-dedans, puis que je te donne les cassettes pour que tu puisses les retranscrire quand tu auras le temps, chez toi, confortablement installée. Je vais aussi te donner ces albums, ils t'aideront peut-être à tout imaginer, à donner de la vie aux gens et aux lieux.

Il y a une boîte à chaussures fermée à l'aide d'une ficelle, et une boîte en carton, plus grande, par terre à côté du lit, contenant une pile d'albums photo à la reliure en carton. Je prends celui du dessus et l'ouvre au hasard. Sur la photo collée sur la page noire, ma mère, jeune fille, me regarde avec sérieux. En dessous, à l'encre blanche – elle devait avoir un stylo spécialement réservé à cet effet –, Grand-mère Ella a écrit, de son écriture soignée :

Rhona, 8 ans.

Je lève les yeux pour les plonger de nouveau dans ceux d'Ella, me demandant, comme je l'ai souvent fait, ce qui a bien pu causer la distance entre ma mère et ma grand-mère. Elle est là, tel un champ de glace glacial et infranchissable, déchiré par les crevasses insondables que la vie a creusées entre elles.

Ella prend à nouveau ma main dans la sienne. Son étreinte est plus forte cette fois, et il y a une note d'insistance dans sa voix.

— Je t'en prie, Kendra. Le temps m'est compté. Avant qu'il ne soit trop tard, avant que je n'oublie tout et qu'il n'y ait plus personne pour le faire, peux-tu, s'il te plaît, écrire mon histoire ?

Je jette encore un coup d'œil à la photo, sur la page de l'album, d'une fille portant un chemisier blanc impeccable et la cravate à rayures de son uniforme scolaire, ses cheveux blonds et raides retenus en arrière par un serre-tête en plastique, ses yeux noirs énigmatiques. Je me rends alors compte que ma grand-mère n'est pas seulement en train de me demander un service ; elle m'offre aussi quelque chose. Des explications, peut-être. Des informations, assurément.

Je regarde la boîte pleine d'albums et je m'aperçois que je sais très peu de choses sur la vie de ma grand-mère. À cause du fossé entre elle et Maman, je ne la voyais pas souvent quand j'étais enfant, et ce n'est que quand je suis allée à Moray House pour suivre ma formation pédagogique, puis quand j'ai rencontré et épousé Dan, que j'ai commencé à voir davantage ma grand-mère d'Édimbourg. Prise dans ma propre vie, avec son lot d'occupations, je ne l'avais jamais vue autrement que comme une personne âgée de ma famille, en arrière-plan, pesant sur ma conscience de temps à autre, quand Robbie et Jenny étaient absents ou occupés eux aussi.

Alors je dois admettre que je suis curieuse de feuilleter les albums et d'examiner les photos du passé de ma mère et de

l'oncle Robbie. À n'en pas douter, il y aura aussi des photos de mon grand-père, un personnage de mon enfance dont j'ai un vague souvenir, mort quand j'avais sept ans. Je me rappelle encore le long trajet en voiture, en partant de Londres, pour ses funérailles ; une église écossaise pleine de courants d'air ; ma mère qui sanglotait, mon père qui ne parvenait pas à la consoler ; les sablés et le jus d'orange chez Grand-mère Ella, après la cérémonie. Nous n'avions pas passé la nuit chez elle, même s'il y avait plusieurs chambres d'amis. « Je préférerais dormir chez Robbie », avais-je entendu Maman dire à Papa, d'une voix soudain trop aiguë et trop forte...

Je ramène mon attention à l'instant présent, vois dans l'expression de ma grand-mère un mélange d'interrogation et d'invitation.

— C'est d'accord, lui dis-je en souriant.

Visiblement soulagée, Grand-mère Ella affiche un grand sourire.

— J'espérais que tu accepterais ! Voici les deux premières cassettes, et j'ai demandé à Robbie d'acheter un autre de ces gadgets pour que tu puisses les écouter chez toi.

Elle pose une enveloppe volumineuse sur les albums, dans la boîte.

— Et, Kendra, raconte mon histoire à ta façon. Sers-toi de mes paroles et des photos, et écris-la bien. Mets ton talent à profit. Pour que les autres puissent la lire et la comprendre.

Je hoche lentement la tête, mesurant une fois de plus le caractère d'urgence de ses propos.

Soudain, j'ai également conscience que deux paires d'yeux sont posées sur moi et me considèrent avec espoir : ceux d'Ella et, de la photo de l'album posé sur mes genoux, ceux de ma mère.